montre, le second charme, le troisième émeut. Comment ne pas songer aux catégories isolées par les théoriciens de l'effet que sont les rhéteurs?

D'autre part on vérifie sur ces exemples que les peintres connaissaient les textes. L'approche ouverte des meilleures œuvres de la peinture romaine et pompéienne permet de se faire une idée élevée de la culture des artistes; et cela ne doit pas être oublié quand on désire aborder cette production en profondeur.

L'après-midi, les participants eurent l'occasion de visiter le Musée romain de Nyon sour la direction experte de M^me^ Pascale BONARD, conservatrice.

II.

SÉANCE DU SAMEDI 23 NOVEMBRE 1991

tenue à Neuchâtel sous la présidence
de M. André HURST

La faculté des lettres de Neuchâtel nous accueillait ce jour-là en la personne de notre ancien président, le professeur Denis KNOEPFLER, élu depuis lors doyen de la faculté.

Après une brève partie administrative, au cours de laquelle il fut notamment question du voyage d'études du groupe à Bibracte et Autun sous la direction des professeurs Daniel PAUNIER et Philippe MUDRY (21 et 22 septembre 1991), deux communications furent entendues :

I. — M. Jean-Louis FERRARY, directeur d'études à l'É. P. H. É. (Paris)
Le philhellénisme romain : son importance politique et culturelle.

Une confrontation des proclamations à Corinthe de la liberté des Grecs par Flamininus et par Néron est révélatrice de l'évolution du philhellénisme romain. Celui de Flamininus, purement politique, s'inspire d'une actualité encore toute récente, retournant contre les Antigonides les aspects les plus efficaces de leur propagande auprès des Grecs. Avec Néron, Rome ne se coule plus dans le moule d'une politique où les rivalités entre grandes puissances les incitaient à composer avec les cités; elle rend hommage au cœur de l'hellénisme, en étendant provisoirement à l'Achaïe entière un statut privilégié jusque-là réservé à quelques cités. On aurait pourtant tort d'opposer trop radicalement philhellénisme politique et culturel. La conversion des Romains à la culture grecque, ou du moins le respect de cette culture, était bien considéré par les Grecs comme une condition nécessaire à la survie de leur pouvoir, redonnant un sens à l'histoire en éliminant la monstruosité qu'aurait été la durable domination d'un peuple demeuré barbare, et impliquant que ce pouvoir serait exercé avec les vertus d'humanité et de modération que les Grecs tenaient pour inséparables de la culture. Les Romains, il est vrai, ne s'hellénisèrent pas de la façon habituelle, qui leur eût fait perdre leur identité, mais, sous le Principat notamment, l'*Vrbs* devint réellement l'image d'un empire où l'importance de l'hellénisme était pleinement reconnue. Elle fut à partir de Domitien l'un des centres de la vie agonistique du monde grec, comme elle l'avait été de sa vie intellectuelle à l'époque augustéenne, lorsque la plupart des grands écrivains de langue grecque y séjournèrent durablement. Au deuxième siècle, de grands écrivains grecs séjournent encore à Rome, mais souvent moins longtemps : Rome avait attiré d'autant plus que les provinces orientales sortaient exsangues des guerres civiles, et la seconde sophistique ne put fleurir que lorsque la paix du régime impérial leur eut permis de retrouver repos et prospérité. Le monde grec tendit alors à se replier sur la contemplation de son propre passé, mais le philhellénisme romain allait lui aussi dans ce sens, fondé qu'il était sur l'admiration de la Grèce classique. Exemplaire est de ce point de vue la politique romaine envers Athènes, du dernier

siècle de la République aux règnes d'Hadrien et de Marc-Aurèle. Il nous paraît naturel qu'Athènes soit alors devenue la véritable capitale culturelle de la partie hellénique de l'empire parce que nous-mêmes partageons le philoatticisme des Romains, mais Athènes déclinait à la fin du deuxième et au premier siècle av. J.-C., et ce déclin atteignait aussi son prestige culturel, au profit de Rhodes et des grandes cités d'Asie. L'importance du philhellénisme romain ne se constate pas seulement dans les rapports entre Rome et l'hellénisme (traitement des Grecs au sein de l'empire, hellénisation de Rome), mais aussi à l'intérieur même de la communauté hellénique, où l'hégémonie romaine a contribué à freiner le déclin, clairement perceptible depuis l'époque hellénistique, de la vieille Grèce d'Europe face à la Grèce d'Asie, comme à favoriser un archaïsme culturel dont le néo-atticisme est le phénomène le plus spectaculaire.

II. — M. André-Louis REY, maître-assistant à l'Université de Genève, *Écriture et lecture des centons homériques chrétiens, « quasi non legerimus Homerocentonas et Virgiliocentonas »*.

Parmi les tentatives de combinaison littéraire d'un sujet chrétien avec une expression d'allure classique, la technique des centons connut pendant l'Antiquité tardive un certain succès. Ce procédé de composition, qui consiste à assembler des vers ou morceaux de vers empruntés à un auteur classique, Virgile ou Homère dans la quasi-totalité des cas, de manière à obtenir par la nouvelle disposition de ces éléments de texte un sens nouveau, représente une sorte d'hypertrophie de l'imitation formelle et de la paraphrase. Inversement, l'écart de signification entre le modèle formel et le nouveau texte construit à partir de ce matériau est maximal, aussi bien dans une parodie plaisante comme le centon nuptial d'Ausone que dans les centons chrétiens.

Nous trouvons les premières mentions des centons homériques chez des critiques latins, Tertullien d'abord (*praescr.* 39), puis Jérôme (*epist.* 53, 7), dans un contexte de polémique contre de telles manipulations des textes bibliques, jugées puériles, voire pernicieuses. Les termes même de *cento* et *kentron* semblent d'ailleurs bien être régulièrement pourvus de connotations négatives. Le blâme de Jérôme pourrait viser plus particulièrement le centon (conservé) de Proba, daté habituellement du milieu du IV^e^ siècle; 700 vers environ abordent un choix d'épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont le fil conducteur est l'économie du salut de l'humanité. Une série de paraphrases épiques de textes scripturaires a été écrite en latin depuis le début du IV^e^ siècle, et rencontre généralement un meilleur accueil que les centons; l'importance de ces deux genres dans la littérature latine tardive explique que les études qui leur ont été consacrées soient relativement plus nombreuses que celles qui portent sur leurs contreparties grecques.

Le statut des centons ne semble pas être distingué dans le domaine grec de celui des paraphrases, et il est probable que les attitudes des historiens ecclésiastiques Socrate et Sozomène puissent s'appliquer également à ces deux catégories de réécriture biblique. De plus, ces deux auteurs nous renseignent sur l'occasion de la production de paraphrases étendues au milieu du IV^e^ siècle : l'édit de l'empereur Julien interdisant aux chrétiens l'enseignement des textes païens. Socrate, publiant son histoire en 439, estime inutiles les paraphrases en divers styles classiques écrites au siècle précédent et développe l'opinion que la littérature classique doit continuer à être étudiée, pour sa valeur formelle, sa valeur d'exercice pour l'esprit et pour que la réfutation du paganisme puisse être menée au moyen de ses propres armes. A cette attitude, déjà présente chez un Basile de Césarée, s'oppose l'utilisation de paraphrases ou de centons dans le contexte de l'enseignement des jeunes élèves, ainsi préservés de toute contamination païenne; Sozomène, dont l'ouvrage paraît entre 433 et 450, attribue même aux paraphrases une valeur littéraire analogue à celle de leurs modèles stylistiques classiques.

A ce débat d'historiens de l'église répond alors, vers 450, une importante production de paraphrases et de centons, comprenant la révision des centons du prêtre Patrikios (cf. l'argument en vers de cette collection, dont le sujet est semblable à celui de Proba, *AP* I, 119) par l'impératrice Aelia Eudocia, auteur de paraphrases et épouse de Théodose II. Malgré l'existence d'une épigramme-préface d'Eudocie, il n'est pas encore possible de distinguer, parmi les traditions variées attestées par environ trente manuscrits médiévaux, ce qui revient en

propre aux divers auteurs et réviseurs. Un échantillon du texte et de la traduction de l'une des traditions des *Homerocentra*, à paraître dans la collection *Sources chrétiennes*, permet enfin de se faire une idée des lectures possibles au XX^e^ siècle, dans une perspective d'intertextualité et de contribution à l'histoire des idées et à la critique homérique.

L'après-midi le groupe se transporta au Musée d'Art et d'Histoire de Neuchâtel. Accueilli par le directeur, M. Jean-Pierre JELMINI, il put y visiter, sous la direction du professeur Denis KNOEPFLER, l'exposition intitulée « Les imagiers de l'Orestie ». Cette fort belle réalisation, joignant habilement des textes, des reproductions et des pièces originales prêtées pour l'occasion devrait faire l'objet d'une publication. Le département des sciences de l'antiquité de l'Université de Neuchâtel a pris l'initiative d'offrir de la sorte un cadre historique, artistique et littéraire aux représentations de l'« Orestie » (mise en scène de François ROCHAIX) données à Cernier à l'occasion du 700^e^ anniversaire de la Confédération helvétique.